Colloquium Area "Modern Studies in Fiction Literature Translation"

LA RETRADUCTION COMME CONTINUITÉ DE L'UNIVERS D'EMINESCU / RETRANSLATION AS CONTINUITY OF EMINESCU'S UNIVERSE



Elena PRUS, Professor, PhD,
Corresponding Member of the Academy of Sciences of Moldova,
Vice-President of the Free International University of Moldova
eprus@ulim.md, https://orcid.org/0000-0001-9419-5459

Received: January 8th, 2026 | Reviewed: January 9th, 2026 | Accepted: January 9th, 2026
UDC 81`255.2 | https://doi.org/10.62413/cqm.2026.06

Abstract

The need of retranslations and original contribution of each generation is a factor of renewing the national patrimony of each culture. The translations of dedicated authors, as the case Eminescu's opera, contribute to the deep revolution of all aesthetic norms in force in their literary space and play an essential role in the process of cultural space convergence.

The need for retranslations and the original contribution of each generation constitute a factor in the renewal of the national heritage of each culture. The translations of established authors, such as the work of Eminescu, contribute to the profound revolution of all aesthetic norms in force in their literary space and play an essential role in the process of convergence of cultural spaces.

Our communication proposes the analysis of the translation and investigative approach of the Bessarabian translator and researcher Miroslava Metleaeva in her monograph, published in Romania (Interpretation of the Translations of Eminescu's "Luceafărului" into Russian. Iași, Tipomoldova, 2019), which evaluates the artistic side of previous translations of the poem "Luceafărul", their aesthetic merits and deficiencies, first of all, but also respecting the spirit of the original text and transmitting the meaning of the authorial idea. The approach of the translator Miroslava Metleaeva deepened the existing translations by creating her own version and a considerable renewal. Her creative act followed the decoding of Eminescu's philosophical implications and the attribution of the strong identity color of the original.

Miroslava Metleaeva's personal retranslation of exceptional quality is part of Hegel's logic of 'overcoming as progress forward', but also of 'representation-substitution' (according to Gadamer), because the 'identity' of translation is based on 'alterity', and its bicultural nature demonstrates that it is about two ways of being and the intercultural relationship between them.

Keywords: *traductology, literary translation, retranslation, Eminescu, decoding*

La circulation des valeurs culturelles et civilisationnelles, contenues dans les livres traduits, dans le temps et dans l'espace, est un facteur de renouvellement du

patrimoine national de chaque culture, c'est pourquoi les traductions sont une nécessité absolue, leur contribution à la modernisation et à l'universalisation des idées et des langues étant considérable, comme le mentionnait Heliade Rădulescu, lorsqu'il lança un vaste programme de traductions littéraires du roumain au début du XIXe siècle. Pascale Casanova remarquait dans son ouvrage *Republica mondială a literelor/La République mondiale des lettres* : « La traduction est le grand exemple de consécration spécifique de l'univers littéraire. (...) c'est (...) une forme de reconnaissance littéraire et pas seulement un changement de langue, un simple échange horizontal et équivaut à l'obtention d'un certificat littéraire » (pp. 172, 174).

La traduction est le domaine qui permet d'affirmer l'expression unique et originale d'un peuple. La découverte de la littérature étrangère passe également par la traduction de ses œuvres phares. Une fois nos œuvres correctement traduites, nous entrerons également dans le circuit international. La liste des œuvres à traduire (si un tel programme existe, comme l'a annoncé Heliade Rădulescu) devrait inévitablement commencer par Eminescu. Le destin des traductions de ses œuvres marque l'histoire et est devenu une tradition dans notre région, grâce aux efforts des traducteurs, mais aussi aux interprétations sous la direction de l'éminent académicien Mihai Cimpoi, vers lesquelles convergent, année après année, les efforts des eminescuologues du monde entier, y compris ceux qui travaillent sur la traduction.

L'approche magistrale de l'oeuvre de Miroslava Metleaeva (Luchiancicova) « Interprétation des traductions de *Luceafarul* d'Eminescu en russe » (Metleaeva, 2020, p. 237) repose sur la conception de la traduction comme partie intégrante et prolongement de la littérature. Pour notre traductrice et interprète, la littérature est constituée non seulement d'œuvres inédites, mais aussi de la somme des traductions, la littérature se constituant ainsi comme preuve de traduction. Le dialogue de la traduction avec la littérature est lié à la confrontation permanente des idéologies de la langue et de la littérature avec le fonctionnement historique de la littérature.

Ainsi, une culture s'universalise par les traductions, et « l'acte de traduction est consubstantiel à la culture en tant qu'acte, en acte » (Ghiu, p. 271). Les mécanismes de la traduction s'imposent comme isomorphes à ceux de la création, déclarait Irina Mavrodin, l'une des principales traductrices du français vers le roumain. Le texte naît de l'imagination du poète et vit dans d'autres langues grâce à l'imagination du traducteur. L'observation de Miroslava Luchiancicova sur la similitude et la différenciation de l'imagination créatrice de l'auteur et du traducteur nous intéresse particulièrement. L'imagination créatrice étant, dans les deux cas, active, l'auteur notera également les particularités différentielles : l'indépendance, la nouveauté et l'originalité des images et des idées de l'auteur, mais aussi le caractère évocateur de l'imagination du traducteur.

Le cas de nombreux traducteurs et critiques littéraires, comme Irina Mavrodin, Emil Iordache, mais aussi Miroslava Metleaeva, est celui de l'interprétation et de la traduction comme forme d'expérience, au sens où toute traduction est elle-même une interprétation. Elle implique toutes les ouvertures, tous les fondements

et tous les niveaux de l'interprétation ; et l'interprétation n'est, à son tour, rien d'autre que la réalisation de la traduction. Nous considérons que l'œuvre de Miroslava Metleaeva se présente comme une interrogation théorique et pratique de l'activité poétique.

La connaissance et l'application de supports théoriques nationaux et internationaux permettent à l'auteure d'établir et de vérifier ses propres recherches. Outre les orientations et doctrines analysées, on peut également affirmer que l'ouvrage répond à certaines théories de la traduction telles que : *la traduction comme acte consubstantiel à la création artistique* (R. Jakobson), *la traduction comme aventure de l'imaginaire* (J. Burgos), *la traduction comme aventure du style* (E. Cioran), *la traduction comme possibilité par le compromis* (S. Marcus), *la traduction comme moyen d'accumulation, mais aussi de redistribution du capital symbolique* (M. Jeanrenaud), cette dernière étant analysée par Miroslava Luchiancicova sous un angle différent.

Si, dans le cas des traductions non littéraires, nous nous appuyons sur l'utilisation de terminologies spécialisées et de procédures largement établies, dans le cas de la traduction littéraire, nous parlons de la quasi-impossibilité d'exprimer dans une autre langue la singularité du texte artistique, véritable mercure difficile à saisir et à fixer. Ce que nous comprenons mieux grâce à l'œuvre de Miroslava Metleaeva, c'est que ce qui est le plus difficile à préserver dans une œuvre, c'est le substrat culturel originel, qui confère au texte une forte couleur identitaire. En traduction, la parfaite connaissance des deux langues – celle de l'original et celle de la traduction – se double d'une profonde pénétration dans le microcosme de l'œuvre traduite, mais aussi dans le macrocosme de la civilisation dont elle fait partie. La traduction est un métalangage, une manière de décrire un autre système symbolique, celui de la culture. Henri Meschonnic concluait avec éloquence : « En prétendant ne traduire que la langue, on a traduit la culture ».

La perspective locale adressée à un public étranger implique toujours des innovations et des transferts inédits de sens et de forme. Cette relation particulière entre le contenu et la forme, une osmose où la forme devient souvent contenu, rend certains critiques, comme G. Genette par exemple, sceptiques quant à la traduction de poésie et considèrent l'intraduisibilité comme une preuve de l'authenticité et de la valeur du texte poétique. En s'éloignant de ce postulat controversé, Miroslava Metleaeva s'appuiera sur les travaux très intéressants d'Eugen Coşeriu, également pertinents en l'espèce. Miroslava Metleaeva rend sa position explicite et compréhensible, définissant le but principal du traducteur comme la transmission du sens de l'idée de l'auteur, en respectant aussi fidèlement que possible les particularités artistiques de l'original et sans s'écarter du texte original.

Nous vivons dans un monde où l'activité de traduction est intense dans divers domaines, « les domaines littéraires étant les plus précipités et souvent les plus approximatifs en termes de langue, de fidélité à l'original et aux exigences d'expressivité esthétique de l'œuvre littéraire, où la composante stylistique est capitale et exige de la part du traducteur compétence » (Bulgăr, 2000, p. 215), passion et talent. D'où la nécessité de retraductions et la contribution originale de chaque

génération, facteur de renouvellement du patrimoine national de chaque culture. Les traductions d'auteurs reconnus, comme c'est le cas de l'œuvre d'Eminescu, contribuent à la profonde révolution de toutes les normes esthétiques en vigueur dans leur espace littéraire et jouent un rôle essentiel dans le processus de convergence des espaces culturels.

La retraduction concerne la transposition du message original à un moment donné dans un contexte spécifique, car « la traduction littéraire nous apparaît ainsi comme une série toujours ouverte, comme une activité toujours recommencée, jamais achevée, définitive » (Mavrodin, 2006), demeurant une œuvre ouverte aux autres générations. Aucun poème n'est susceptible d'une traduction unique et définitive, tout comme il n'est pas susceptible d'une lecture unique. On notera l'apport original de chaque génération, qui privilégie les néologismes, mais fait parfois aussi émerger des termes à la saveur vintage, afin de capter certains sens perdus ou encore inaperçus. C'est l'approche de la traductrice Miroslava Metleaeva qui, à l'époque moderne, a approfondi les traductions existantes en créant sa propre version, faisant preuve d'une plus grande liberté de création (selon les théorèmes de J.-R. Ladmiral, le traducteur est condamné à être libre). Son acte de création, au-delà de la surface des mots, a suivi le décodage des implications philosophiques d'Eminescu.

Certes, la traduction répond aux canons qui garantissent que la pensée de l'auteur original n'est pas déformée. Miroslava Metleaeva, pour qui le canon est « un ensemble de normes/critères esthétiques propres à une période », « retrace l'évolution de la canonisation des versions en langue russe du chef-d'œuvre » (Luchiancikova, p. 21).

Les traductions littéraires, comme les traductions spécialisées, obligent l'expression à se conformer fidèlement à la construction et au style du message étranger, mais contrairement aux traductions non littéraires, elles font également appel à l'imagination du traducteur pour recréer le sens dans la langue dans laquelle il est traduit.

Ce que Miroslava Metleaeva analyse dans son travail c'est d'évaluer la qualité artistique des traductions précédentes du poème « Luceafărul », leurs qualités et leurs défauts esthétiques, tout en respectant l'esprit du texte original. La mission de Miroslava Metleaeva en tant que traductrice se présente comme un devoir intellectuel de synthèse des traductions, mais aussi des différents critères et valeurs qui les sous-tendent.

Dans une large mesure, le travail de Miroslava Metleaeva consiste à évaluer des traductions antérieures, en invoquant des critères translationnels basés sur le sens et l'équivalence, l'éthique et la controverse de fidélité, etc., qui présupposent un certain respect de l'original et des lecteurs.

La recréation du texte d'Eminescu par Miroslava Metleaeva témoigne d'une intelligence affective, mais aussi sélective, une donnée probablement native, mais aussi, dans une large mesure, cultivée, qui rendra sa traduction mémorable. Ce succès est particulièrement important pour la réévaluation des traductions existantes, ainsi que pour une compréhension plus approfondie de l'œuvre littéraire

d'Eminescu. La comparaison avec d'autres versions et les commentaires sur son propre effort créatif ont mis en évidence les limites et les réussites de ses prédécesseurs (M. Mirimski et Iu. Kojevnikov, Grigore Perov, Alexandr Brodski et David Samoilov), mais aussi ses recherches et ajouts personnels. Les échecs des traductions de ses prédécesseurs sont liés à la violation des registres, aux contraintes de genre, à l'hétérogénéité des styles, à la présence de l'auteur, à la simplification du système d'images, etc. La légitimité d'une traduction réside dans sa résonance avec le texte original.

Dans *Cum ne integrăm/Comment nous intégrons*, une conférence prononcée lors d'une rencontre d'écrivains roumains du monde entier, Arcadie Suceveanu souligne qu'en traduction, celui qui réussit est celui qui, comme en poésie, traverse les sphères métaphysiques, élevant la matière verbale dans l'espace transcendantal de la logosphère. De toute évidence, l'essence et le but de la traduction poétique, et de la traduction littéraire en général, ne se réduisent pas à restituer le sens, mais consistent à réaliser des équivalences sémantiques et stylistiques, afin de produire le même effet sur le lecteur. Le processus de traduction implique des interprétations divergentes du sens, de la polysémie, de l'ambiguïté, des pertes, une réception inadéquate. Ce fait explique pourquoi presque toute traduction peut être considérée à la fois comme un succès relatif et un échec relatif. L'écrivain indien anglophone Salman Rushdie précise dans *Patries/Imaginaires/Imaginary Homelands* : « Il est généralement admis que la traduction perd quelque chose ; je m'accroche obstinément à l'idée que l'on y gagne aussi quelque chose » (p. 28). La deuxième partie répond précisément par une analyse très explicite de cette lecture rétroactive. De plus, lorsque Miroslava Metleaeva souligne le problème de différentes dominantes littéraires, qui donnent lieu à certaines évidences de création, j'insisterais davantage sur l'inévitable rapport de *divergence que sur celui conflictuel* utilisé dans l'œuvre (une situation-limite qui n'est pas toujours atteinte), car nous considérons que la mission du traducteur consiste à surmonter cette situation de divergence par l'équilibrage et l'harmonisation apportés par la traduction elle-même.

On considère que la traduction n'est jamais définitive ; elle est ouverte par nature et par la nécessité, à chaque instant, de disposer d'une variante adéquate. D'où la nécessité de la retraduction. Citons ici Paul Valéry : « L'œuvre dure aussi longtemps qu'elle est susceptible d'apparaître différente de celle que l'auteur a créée ».

La retraduction personnelle de Miroslava Metleaeva d'une qualité exceptionnelle s'inscrit dans la logique hégélienne du *dépassement comme progrès, mais aussi de la représentation-substitution* (selon Gadamer), car *l'identité* de la traduction est fondée sur *l'altérité*, et sa nature biculturelle démontre qu'il s'agit de deux manières d'être et de la relation interculturelle entre elles.

Dans la traductologie actuelle, il est reconnu qu'en traduction, la relation s'établit entre deux systèmes conceptuels et pas seulement entre deux langues (voir Simona Pollicino *et alii*). Ainsi, « le traducteur est d'abord et avant tout un lecteur qui décode et analyse le message dans la langue source, puis un écrivain qui le réencode et le restructure dans la langue cible » (Arbore, 2015, p. 65). De

même, Irina Mavrodin a avoué qu'elle déconstruit pour ensuite construire (1994, p. 125). Et dans la conception du sinologue français François Julien, traduire signifie décatégoriser pour recatégoriser. Miroslava Metleaeva parvient à inscrire sa démarche dans cette logique, réalisant que « presque chaque mot du poème est codé et que tous les problèmes de compréhension de l'idée de l'auteur sont étroitement liés au déchiffrement du sens et à la préséance du texte » (Luchiancikova, p. 21).

Si une traduction doit être périodiquement repensée, révisée, réorganisée, ce n'est pas seulement parce que son auteur peut être amené à transfigurer certains traits, note le poète et traducteur belge Fernand Verhesen (2003, p. 18), mais parce que le texte original, par un mouvement indépendant du temps et de l'espace, est le générateur de son propre devenir. Fernand Verhesen ajoutera que le processus de création-recréation en traduction doit surmonter la subjectivité (méthode introspective également évoquée par Miroslava Metleaeva en faveur d'une objectivité paradoxale). Le poète-traducteur soulignera que le traducteur est placé dans une situation de division conflictuelle entre sa propre individualité et celle d'un Alter. La résolution de ce conflit conduit le texte sur un chemin où les parties divergentes se croisent pour dialoguer de manière créative. C'est une conclusion importante de l'ouvrage. L'acte de traduction se situe à la confluence et à l'intersection de différentes identités. Afin d'équilibrer cet espace intersubjectif, dans lequel le traducteur a l'impression de se dépersonnaliser, il finit par se libérer de la carapace du repli sur lui-même. Le traducteur doit mettre entre parenthèses son propre bagage culturel pour privilégier la liberté conceptuelle de l'Autre, et en parcourant tous ces méandres de la traduction, il configure finalement un nouveau paysage, un nouvel espace (*ibidem*, pp. 23, 27).

Ainsi, nous conclurons que l'ouvrage contribue dignement à ce que nous appellerions la réhabilitation du traducteur. La modestie (venant de la double hypostase dans laquelle se trouve Miroslava Metleaeva) ne lui a pas permis de souligner avec intégrité la valeur ajoutée de sa propre traduction, qui consiste en la transcription très adéquate de l'intensité de la pensée d'Eminescu, la perception de l'ensemble imagistique, l'adaptation d'éléments linguistiques, des *réalités* et *des culturèmes* d'une autre culture, le maintien du rythme et de la mélodie, l'empathie des cultures, etc. En répondant à un nouvel horizon d'attente du destinataire actuel, pour Miroslava Metleaeva la traduction n'a plus rien à voir avec la malédiction babylonienne traditionnelle invoquée, elle est devenue pour elle un *modus vivendi, senti, parlandi*.

Nous pensons que l'œuvre de Miroslava Metleaeva a le potentiel d'une traduction de qualité pour pouvoir fonctionner comme une œuvre autonome, un idéal auquel Quintilien aspirait encore.

Références bibliographiques

Arbore, B. C. (2015). *Traducerea literară între ştiinţă şi artă*. Demiurg.

Bulgăr, Gh. (2000). O componentă a culturii: traducerile. *Comunicările Hyperion. Filologie.* Hyperion XXI.

Casanova, P. (2007). *Republica mondială a literelor*. Curtea veche.

Ghiu, B. (2004). *Facultatea de litere*. Cartea Românească.

Luchiancicova, M. (2019). *Autoreferatul tezei de doctor în filologie „Traducerea ca parte a procesulu literar: „Luceafărul" în spațiul rus*. Chisinău.

Mavrodin, I. (1994). *Mâna care scrie*. Editura Eminescu.

Mavrodin, I. (2006). *Despre traducere literar și în toate sensurile*. Scrisul Românesc.

Metleaeva, M. (2020). *Interpretarea traducerilor „Luceafărului" eminescian în limba rusă*. Tipo Moldova.

Rushdie, S. (2008). *Patrii imaginare*. Polirom.

Verhesen, F. (2003). *À la lisière des mots. Sur la traduction poétique*. Ante post.